

Chapitre 15

La communauté apocalyptique

Le cœur en émoi, le rabbi arrêta sa course devant la maison où quelques jours auparavant, il avait laissé Marthe. La porte gisait à terre hors de ses gonds. Dans la grande pièce, il n'y avait personne. On avait éventré les paillasses, renversé la huche, mis en pièces les tabourets contre le mur, brisé la jarre d'huile tout du long.

Un noir désespoir lui remplit soudain le cœur. Il appela doucement : « Marthe ! » des larmes dans la voix, pendant que ses deux compagnons restaient sur le pas de la porte consternés, même s'ils surveillaient du regard le fond de la ruelle pour se rendre compte à temps s'il arrivait quelqu'un.

Au bout de la venelle, sortait d'une maison le fumée d'un incendie, d'une autre le tapage triomphant de soldats qui avaient trouvé quelque chose à piller, un homme hurlait de douleur sous la torture de pillards dans une rue voisine.

« Dépêche-toi, Simon. Cherche-la ! Trouve-la pour qu'on parte ! » La voix de Zacharie était tremblante d'angoisse.

Simon se jeta dans la pièce. A coups de pieds il envoya de côté les restes du mobilier qui encombraient le pavement, couru vers le fond où une petite porte ouvrait sur une petite cour. Au premier regard, même cette cour semblait vide. Il regarda autour de lui et saisit sa tunique dans ses mains. « Marthe ! Marthe ! murmura-t-il de nouveau, s'adressant plus à lui-même qu'à l'espoir de recevoir une réponse.

Dans un coin, il y avait, entassés en désordre, des fagots qui venaient d'être coupés car beaucoup des petites branches portaient encore leurs feuilles. Tout à coup un des fagots eut comme un frémissement, il oscilla, puis tomba par terre, poussé par une main. Derrière apparut la jeune femme tapie par terre. Les yeux encore dilatés de terreur, elle regarda fixement Simon, incrédule. Puis elle éclata en sanglots : des pleurs convulsifs, presque de petite fille. Le rabbi ne trouva pas la force de dire quoi que ce soit. Il fit deux pas, écarta les fagots, tendit la main pour l'aider à se mettre debout et la serra dans ses deux bras sur sa poitrine, en silence comme s'il voulait la cacher contre son corps. Et tous les deux – elle, amaigrie, hirsute, tremblante, la robe sale de terre ; lui, la tunique maculée de sang et dans le fond des yeux persistante, la cruauté de la bataille – s'embrassèrent, comme s'ils étaient eux deux seuls au monde et que le danger autour d'eux n'existait plus.

Le premier à se reprendre fut Simon : « Ma sœur ? »

« Elle s'est sauvée avec son enfant... »

« Et toi comment... » Il l'interrompit tout de suite, redevenant douloureusement conscient du danger qui les entourait. « Tu me raconteras tout plus tard. Maintenant il faut se sauver, Jonathan et Zacharie nous attendent dehors ».

La jeune femme fit deux pas en tenant la main de Simon, puis ses genoux cédèrent et le rabbi la prit dans ses bras. Elle se débattit, reposa ses pieds par terre : « Partons. J'y arrive. Je voudrais seulement un peu d'eau. Il y a deux jours que je ne bois pas ».

Simon délia de sa ceinture une petite outre à moitié vide et l'aida à la porter à ses lèvres. De dehors arriva un appel étouffé : « Il y en a trois qui arrivent... Fuyons, Simon ».

Ils se mirent à courir tous les quatre vers la fontaine Siloé ; Jonathan et Zacharie un peu en avant, Simon derrière soutenant Marthe. Ils eurent de la chance. Ils ne rencontrèrent aucun des détachements de romains, de mercenaires sébastins, d'auxiliaires gaulois qui sillonnaient cette partie de la ville basse, en la pillant.

Le rabbi se souvenait que du côté interne des murs, juste au fond de la place il y avait deux soupiraux qui conduisaient au sous-sol de la ville. Les romains dans leur précipitation ne les avaient pas encore découverts parce qu'ils étaient masqués par un gros buisson de romarin.

En un éclair, ils soulevèrent le vantail de fermeture de l'un des soupiraux, Zacharie qui venait en dernier le baissa tout de suite, ils se glissèrent en bas par un petit escalier un à un et se trouvèrent plongés dans une obscurité profonde. Tout le sous-sol de Jérusalem était creusé de grottes, de cavernes, de passages souterrains communicants entre eux, où à la saison des pluies, l'eau coulait et ruisselait impétueuse mais qui, à sec, offrait un refuge aux persécutés et aux fugitifs. Beaucoup d'habitants s'y étaient cachés aussi, ce jour là, pour échapper aux romains.

Jonathan fut le premier à entendre des voix et apercevoir la lumière enfumée d'une torche au bout de l'escalier de pierre.

« Par ici ! » cria-t-il avec un soupir de soulagement et il courut en avant, tâtant le fond avec prudence. Les autres le suivirent en hâte. De passage en passage, de grottes en grottes, rencontrant parfois des gens épouvantés qui s'étaient procuré un refuge dans un endroit plus spacieux et plus plat que les autres, descendant parfois en bas avec précaution dans un silence plein d'échos et dans une obscurité irréaliste, tous les quatre, se trouvèrent bien vite à la base de la muraille où s'ouvrait une fissure très étroite gardée par deux soldats.

« Où pensez-vous aller ? » demanda un des deux soldats en barrant le passage avec sa lance en travers.

« Jérusalem est tombée ! Les kittim ont brûlé le Temple ! La colère du Seigneur est sur nous ! » se mit à crier Jonathan, la voix brisée.

« Tout est perdu alors ! » hurla le soldat en jetant par terre sa lance. L'autre se couvrit le visage de ses mains et les laissa sortir.

En face d'eux se dressait la palissade romaine. Il n'y avait plus aucune garde à cet endroit là.

« Courez, frères ! » ordonna Simon, en prenant Marthe épuisée sous les aisselles et en l'entraînant.

Trébuchant de fatigue, s'aidant quelquefois de leurs mains, les fugitifs escaladèrent la palissade et se précipitèrent en bas de l'autre côté dans le lit asséché du Cédron. Épuisés, ils ne s'arrêtèrent que lorsque les premiers arbres d'un bois que curieusement les romains n'avaient pas encore détruit, leur offrit un refuge. Ils se jetèrent par terre.

Un moment plus tard, le souffle encore haletant, Zacharie demanda : « Jonathan, est-ce que tu connais bien le chemin pour cet endroit ? »

Le vieil homme tourna son visage vers l'intérieur du bois, scruta les premières pentes de la colline, par où quelques jours plus tôt, ils étaient passés, et dit sur de lui : « Il y a un sentier plus en avant sur la droite. Je m'en souviens bien. Mais on ne peut pas le prendre. Ce serait trop dangereux. On va le longer, en restant entre les oliviers et on arrivera dans deux heures là où je vous ai dit ».

« Attendons ce soir » suggéra le rabbi, nettoyant le terrain de ses feuilles et des branches tombées pour que Marthe soit plus à l'aise. « Maintenant, c'est pour bientôt »

Le soleil, en fait, était en train de se coucher derrière la montagne de Jérusalem et la fumée de l'incendie que le vent dispersait alors vers les hauteurs, obscurcissait ses rayons.

« Avez-vous quelque chose à manger ? » demanda la jeune femme dès qu'elle fut assise et qu'elle eut ramassé ses vêtements autour de ses pieds

« Non, nous n'avons plus rien » répondit Zacharie pour tous les autres. « Mais... » il se mit debout, regarda autour de lui, se pencha prudemment pour scruter parmi les herbes, tira un couteau et s'avança vers une touffe de feuilles qui pointait là à côté. Il plongea la lame dans la terre, fit levier et tira une longue racine. Il enleva ses feuilles, la nettoya de sa terre et la tendit à Marthe.

« C'est ma mère qui me l'a appris. Elle disait toujours, la pauvre, quand j'étais petit, qu'il ne faut jamais désespérer. Que tout ce que le Béni fait naître de la terre est bon pour les hommes. Il suffit de savoir s'en contenter ».

Il s'approcha à quatre pattes d'une autre touffe et répéta l'opération. Simon prit avec un signe de remerciement une racine de sa main, et cachant le mouvement de répulsion que l'amertume de cette nourriture provoquait dans sa bouche pour ne pas décourager la jeune femme, il commença à la mastiquer avec entrain. Marthe l'imita tout de suite avec avidité malgré les larmes qui tout de suite lui montèrent aux yeux.

En recevant sa racine, Jonathan leva les yeux au ciel « Voici un signe de Sa Bienveillance : comme maintenant Il a affamé notre corps, de même Il viendra exaucer l'attente de notre esprit ».

Quand ils eurent mangé toutes les racines qui se trouvaient là autour, la fatigue les vainquit et ils se couchèrent par terre pour se reposer. Ce fut un

sommeil long et agité. Les horreurs qu'ils avaient vécues ces derniers jours, l'amertume de la fin de tant de leurs rêves tournaient continuellement dans leur esprit et les faisaient gémir, s'agiter convulsivement, courir sans cesse la main à l'épée, prononcer des mots confus.

Marthe et Simon se réveillèrent les premiers. Au dessus d'eux, le ciel était étoilé. Jérusalem semblait lointaine. La jeune femme, très vite arrangea ses cheveux, passa un peu de salive sur ses yeux et sur ses joues pour les nettoyer se retourna et se serra dans les bras de Simon. Un moment après le rabbi lui chuchota : « Tu as dû souffrir, pauvre Marthe ! Comment as-tu fait pour te sauver ? »

« Ne me demande rien. C'est passé. Nous sommes à nouveau ensemble. C'est ce qui compte. Elle éloigna son visage pour le fixer dans les yeux et tendit une main timide pour lui caresser la joue. « Pour toujours, n'est-ce pas ? »

« Oui, Marthe. Pour toujours. Il l'éloigna de lui. « Je suis tout sale de sang. Et puis... »

« Peu m'importe... »

Elle se serra encore plus près de lui, comme si elle avait lu dans ses pensées, elle se retira et se dépêcha de lui dire : « Ta sœur est sauvée avec son enfant. Ils se sont cachés sous le pavement de la maison de sa belle-mère avec un peu de nourriture. Personne ne les trouvera jamais ».

A ce moment là Jonathan se leva d'un coup : « Quels rêves terribles ! Quels présages ! ».

Il secoua et les regarda. Il les vit dans les bras l'un de l'autre et il eut un bon sourire : « Vous serez parmi les sauvés ! Votre âme est pure ».

Ils se levèrent tous les quatre avec difficulté. On était au milieu de la nuit. La lune s'était levée et sa clarté pénétrait limpide entre les arbres.

« Prenons par ici ! » chuchota Jonathan. « Suivez-moi ». Et il pénétra au milieu des plantes en montant à travers la colline.

Pas plus d'une heure plus tard, alors que l'aube était proche, ils se retrouvèrent les quatre, à l'improviste en face d'une paroi rocheuse toute en surplomb, où il n'y avait pas l'air d'avoir ni points d'appui pour grimper, ni fissure pour pénétrer à l'intérieur. Jonathan se mit à la longer, fouillant attentivement du regard, dans la lumière incertaine du jour naissant, entre les rochers qui constellaient la base de la paroi.

« C'est ici... Ca doit être ici » l'entendirent murmurer en lui-même les trois qui le suivaient, perplexes. Quand il fut arrivé devant deux hauts rochers, placés l'un à côté de l'autre, il se glissa au milieu, fit un pas, puis se retourna : « Venez »

Un étroit pertuis, qui ne permettait de passer qu'un à la fois et en se tortillant, s'ouvrait entre deux rochers. Simon devant, Marthe derrière lui, Zacharie en dernier s'aventurèrent le cœur battant derrière leur guide. Les deux gros rochers cachaient aux yeux de ceux qui devaient passer par là une fissure dans la paroi à pic, qui après avoir monté pendant une centaine de pas,

s'ouvrait de manière inattendue sur une cuvette, - une sorte de petite vallée verte – enfermée par les trois côtés de la montagne. Elle devait avoir à peu près cinq cents pas de long et autant de large mais elle était couverte de verdure, de buissons, d'arbres, d'herbes, car d'une des parois rocheuses jaillissait une source qui alimentait un ruisseau. C'était un mince filet d'eau qui, après avoir traversé toute la cuvette en gargouillant sur les pierres, allait se perdre sous terre.

Au fond du vallon les quatre compagnons qui s'étaient arrêtés au début pour regarder autour d'eux, aperçurent à l'entrée de deux cavernes basses mais qui à première vue semblaient être profondes et spacieuses, des personnes à genoux priaient, le visage tourné vers le soleil qui se levait. Simon les compta : elles étaient huit et parmi elles, toutes habillées de noir, trois femmes. A côté des deux grottes, un jardin bien entretenu était presque entièrement cultivé d'herbes amères : raifort, origan, basilic. Il y avait quelques oignons et des concombres. Autour, on ne voyait ni chèvres, ni moutons. Il n'y avait pas de vignes mais seulement quelques caroubiers et quelques oliviers ».

Les yeux de Jonathan s'éclairèrent : « Rien n'est changé depuis la dernière fois que je suis venu ici. L'attente s'est prolongée mais le temps pour ces frères pieux semble s'être arrêté ».

A voix basse, Marthe demanda au rabbi : « Ils nous accepteront nous deux ? ».

« On fera semblant au début ».

« Mais qu'est ce qu'on va faire ici ? » la jeune femme, inquiète, n'arrêtait pas de retourner sa petite main dans celle de Simon.

Le rabbi sembla surpris et embarrassé par cette demande imprévue et répondit vite en jetant un coup d'œil à Jonathan : « Mais Marthe ! Ici, on trouve un refuge pour attendre l'intervention du Béni. Il ne peut pas manquer... »

« Ma sœur, ne te tourmente pas de soucis... » intervint Jonathan qui avait entendu la dernière demande de la jeune femme, « Le Béni parlera bientôt à ton cœur et te montrera la place qui est la tienne dans Son plan ».

Posant une main sur le bras du rabbi, le vieux combattant poursuivit : « Maintenant allons. Approchons-nous et demandons s'ils nous acceptent. Moi, je suis déjà venu ici ».

Les huit personnes qui composaient le groupe d'ermites, s'étaient mises debout et, alignées l'une à côté de l'autre en silence, sur un rang, elles attendaient les nouveaux venus.

« Frères ! Nous venons en paix et amitié ! Nous voulons nous joindre à vous et attendre dans votre paix le début des derniers jours. Jérusalem est tombée et le Temple détruit. Notre cœur est plein d'angoisse ».

« Et il vous a fallu attendre la chute de cette ville impure pour vous en remettre à la volonté de l'Unique ? Dans ses plans, elle était déjà condamnée depuis longtemps. Osée disait : Par votre faute Sion sera labourée comme un

champ, Jérusalem deviendra un tas de ruines et la montagne du Temple, une colline boisée. Pourquoi s'en plaindre Jonathan ? »

« C'est juste ce que tu dis Leida, et ce qui est arrivé le confirme. Mais nous espérons que le Ciel enverrait enfin ses anges sur le Temple. Que notre lutte nous en avait rendus dignes. Et que leur venue marquerait le début des temps de la fin ».

« Nous ne pouvons plus mettre aucun espoir dans l'action, nous pécheurs ! Seul le Seigneur dans Sa pensée impénétrable connaît le temps du salut et le nom du messie ».

Leida, la femme qui répondait ainsi à Jonathan était grande, très maigre, complètement enveloppée dans une longue tunique noire usée mais soigneusement tenue. Elle se tenait droite, le dos raide. Sur son visage, on remarquait ses lèvres si minces et si tirées qu'on aurait dit une fente et deux yeux immobiles, petits et noirs qui avaient une expression d'extrême détermination. Sa voix avait le ton sec et péremptoire de quelqu'un qui ne nourrit aucun doute sur la justesse de ses propres convictions. Elle ne regardait jamais en face son interlocuteur mais fixait son regard au loin, au dessus des têtes, comme si elle était en contact avec une réalité qui échappait aux autres.

« Qui sont ces gens qui sont avec toi ? » demanda la femme.

« Ce sont trois fidèles israélites... » répondit Jonathan en montrant un à un ses compagnons, « Voici Simon, un rabbi de l'école d'Hillel... »

Leida haussa les épaules comme pour signifier que les titres et le savoir contaient peu ici.

« Voici Zacharie, un ébionite fidèle au Temple... »

« Presque un hérétique » murmura à voix basse Leida.

« Et voici... conclut Jonathan d'une voix hésitante, « c'est Marthe, une jeune femme que nous avons arrachée aux mains des romains ».

« Une prisonnière ? Une impure, alors ! »

L'embarras méprisant de la femme sembla se communiquer aux autres membres de la communauté qui, jusqu'alors, étaient restés immobiles. Quelques uns murmurèrent quelque chose, deux levèrent la main d'un geste de répulsion.

Simon allait ouvrir la bouche mais Jonathan le précéda : « Ma sœur, je témoigne moi-même de la pureté de ses mœurs. Et quelle importance peut avoir ce fait en ces jours extrêmes. Le Béni saura scruter dans les cœurs de chacun d'entre nous et séparer le bon grain de l'ivraie ».

Leida accueillit d'un silence plein de condescendance, les affirmations de Jonathan. Elle resta un petit moment sans rien dire et tourna à peine la tête vers les autres : « Qu'en pensez-vous, mes frères ? ».

« Je m'occuperai moi-même de cette pauvre malheureuse... Nous priérons ensemble... » se dépêcha de proposer une femme, avant que les autres ne disent quelque chose.

« Elisabeth. Toujours toi... C'est bon. » acquiesça avec un petit sourire bienveillant Leida. « Tu connais nos règles. Attention. On ne peut pas permettre que la transgression contamine notre communauté ».

Ses yeux se posèrent un bref instant sur le rabbi.

Marthe surprit ce regard, presque sans le vouloir, elle s'éloigna d'un pas pour s'écarter de Simon. Elisabeth fit un signe d'approbation et sourit à la jeune femme.

C'était une femme qui se tenait toute courbée, négligée de sa personne. Ses cheveux maintenant gris et emmêlés qui tombaient jusqu'aux épaules, son regard bon mais comme éteint, ses mains décharnées et tremblantes donnaient l'impression à ceux qui la regardaient que, sous un léger voile de douce résignation, un désespoir sans fond avait depuis longtemps envahi son cœur.

Leida expédia ce problème ; elle devait jouir d'une autorité indiscutée sur tout le monde et s'adressa aux nouveaux venus : « Notre journée, jusqu'au coucher du soleil, nous la consacrons au travail et à la méditation. Chacun d'entre nous, dans la solitude écoute les voix qui lui arrivent du monde intermédiaire avec l'espoir que cette vision l'éclaire sur la volonté du Béni. Nous n'avons pas tous le don de prophétiser... »

Elle n'eut pas le temps de terminer ce qu'elle était en train de dire que Myriam, une jeune femme entrée depuis peu dans la communauté, leva les bras au ciel, les yeux retournés et complètement secouée par un tremblement de la tête aux pieds, elle se mit à hurler d'une voix inspirée : « Ka... le... ont... prusim... naqum... saqqash... rab, rab... Watrap ».

Elle se tordit et termina en criant très fort : « Has, has... masiah, masiah ! » Puis elle baissa les bras, ferma les paupières, baissa le menton sur sa poitrine et se tint immobile

Marthe jeta un coup d'œil à Simon et vite cacha un sourire incrédule. Mais Leida, très sérieuse, se tourna vers un homme corpulent, qui à ce moment là, les yeux réduits à une fente et prenant un air d'extrême attention, scrutait les lèvres de Myriam.

« Eliel, dis-nous ».

Eliel interpréta ainsi la glossolalie de la jeune femme : « Myriam dit que aujourd'hui même, un ange est descendu des cieux sur sa tête, annonçant que dans peu de temps les purs seront sauvés. Que la fin est imminente. Que le messie est aux portes ». Il parlait par saccades, en choisissant soigneusement ses mots, comme si traduire la vision de Myriam lui coûtait une grande fatigue. « Et enfin on doit se méfier des faux prophètes et des rabbis qui sèment la zizanie ». Et il regarda fixement Simon un instant.

Un « oh ! » d'étonnement sortit de plusieurs bouches. Deux jeunes qui écoutaient les paroles d'Eliel en extase, se reprirent, s'approchèrent de la prophétesse et l'aidèrent de leurs mains empressées à se remettre du tremblement qui la secouait encore

Jonathan les connaissait. Il les avait rencontrés une fois quand ils étaient passés par Qumrân. C'étaient deux prophètes itinérants, de ceux qui depuis des années parcouraient la Galilée et la Judée, s'arrêtant dans les villages pour exhorter tout le monde à la pénitence, prédire comme imminente la fin des temps, en s'inspirant d'une connaissance sommaire des écritures, interpréter les rêves, surtout ceux des femmes et des vieux. Ils se contentaient de quelques aumônes et accompagnaient souvent leurs discours enflammés au son d'un cymbalum, en dansant sur les places devant les synagogues. Ils s'infligeaient des blessures sur le visage et sur les bras, comme une forme d'expiation pour les péchés d'Israel. En général, c'étaient de bons israélites, déçus par les pratiques du temple et désireux de ramener tout le monde sur la voie de la justice.

« Nahoum et Siba... » dit vite Leida aux deux hommes. « Dès que Myriam se sera remise, séparez-vous. Et vous aussi, frères, ne gaspillez pas votre temps. Que chacun aille prier dans la solitude et le silence. A chacun de nous, aujourd'hui, peut parler le Béni ».

Un à un, à pas lents, chacun se mit en route dans le vallon. Les uns pour s'approcher d'un rocher et s'asseoir en contemplation, les autres pour parcourir lentement les petits sentiers qui s'enfonçaient entre les arbres. Marthe, Simon, Jonathan et Zacharie, en groupe serré, ne sachant que faire, restèrent là, à les regarder s'éloigner. « Vous aussi, frères... » allait leur intimer Leida mais Elisabeth l'interrompit d'une voix bonne et hésitante : « Ma sœur, peut-être que ces nouveaux venus ont faim. Ils sont fatigués et bouleversés par les horreurs qu'ils ont vécues ».

Leida la fixa, sévère : « Celui qui veut suivre la voie du Seigneur ne peut pas prendre en compte sa fatigue ». Mais ensuite, d'un ton réticent, elle les invita : « Là, il y a le jardin ; prenez ce qui vous convient ; j'espère que votre jeune femme sait préparer la nourriture. Et enlevez de vos vêtements le sang impur qui les souille. Après si vous voulez entrer et faire partie de notre communauté, conformez-vous aux règles qu'elle s'est données ».

Elle composa sur son visage une expression indéchiffrable, se tourna et s'éloigna à pas mesurés.

« Il y a un peu de feu devant la caverne » suggéra d'un filet de voix Elisabeth et elle se dépêcha de prendre à droite, les mains croisées sur la poitrine.

Zacharie fut le premier à courir au jardin. Il se jeta à terre, cueillit un concombre et le mit dans sa bouche sans le nettoyer de sa terre. Les autres le suivirent, regardant parmi les légumes ce qu'ils pouvaient cuire sans perdre trop de temps.

Pendant qu'ils mangeaient ce que Marthe s'était offerte à préparer d'une certaine façon, Jonathan interpella le rabbi qu'il voyait songeur : « Où en es-tu Simon ? Quant à moi, voilà, depuis que j'ai perdu la certitude de pouvoir contribuer au salut avec mes forces, c'est comme ça que je rêve de passer le temps de l'attente. En prières et en étant à l'écoute des visions que le Ciel m'envoie de temps en temps ».

Zacharie se hâta de l'interrompre : « Moi aussi... L'attente, le temps de l'espérance exige de la patience ».

« Oui, Zacharie » acquiesça Jonathan. « Nous devons nous préparer avec humilité ».

Simon continua à se taire. Il fit seulement un signe de tête rassurant à Marthe.

Avant le coucher du soleil, des différents endroits du vallon qu'ils avaient choisis pour se promener dans le recueillement, ou s'arrêter, absorbés dans leur contemplation, tous les membres de la petite communauté commencèrent à se rassembler sur le terrain devant les deux cavernes. Jonathan et Zacharie, qui avaient pris un air de grande componction comme tous les autres, se dirigèrent aussi du côté opposé, vers la réunion. Simon, très sombre et l'air tendu, tarda à arriver. Marthe, qui avait passé ces heures près d'Elisabeth à trouver du réconfort en étant près d'elle, s'aperçut en le regardant qu'une tempête de pensées l'agitait. Elle allait s'approcher de lui mais se retint par crainte d'être réprimandée.

Quelqu'un raviva le feu, Leida y plaça une marmite avec des légumes dedans et distribua à tout le monde les herbes amères cueillies dans le jardin. Myriam assistait aux préparatifs, secouée, à nouveau, par un tremblement.

Quand ils eurent tous terminé de dîner, en silence, et se furent installés plus à leur aise autour du feu, Leida demanda avec douceur : « Frères, qui de vous a eu la chance de recevoir une vision ? ». De manière surprenante, le premier à parler fut Zacharie : « Moi, ma sœur... Un être céleste m'est apparu et d'une voix tonnante il m'a dit à moi, que j'en suis tout tremblant : Ecris : Un grand tremblement de terre frappera la terre et le soleil deviendra noir comme un sac de crin et toute la lune deviendra comme du sang et les étoiles tomberont sur terre et toutes les montagnes et les îles changeront de place. Et les rois de la terre et les riches se cacheront à la face de l'Unique parce que sera venu le jour de la colère ».

Simon, à l'entendre parler ainsi, fut d'abord étonné parce que Zacharie depuis longtemps ne lui semblait pas parler d'une manière si inspirée, puis il pensa que les visions de ce genre devaient être courantes dans la communauté ébionite qu'il fréquentait.

« Pas seulement les rois et les riches, Zacharie ! » le corrigea, en revanche, Leida, sans un instant d'hésitation, « mais tous, tous. Parce que ce sont tous des pécheurs ! »

« Oh non, ma sœur ! Ne sont-ce pas les riches qui nous oppriment ? » répliqua l'ébionite, « le Béni n'a-t-il pas choisi ceux qui, en ce monde, sont pauvres pour en faire les héritiers du royaume promis ? Et le choix est proche ».

Dans la demi obscurité, à peine éclairée par les reflets du feu, au milieu d'un bourdonnement d'approbations des paroles de Zacharie, s'éleva la voix de Jonathan, d'abord hésitante et tremblante puis, au fur et à mesure qu'il parlait,

sûre et prophétique : « Dans la profondeur de mon esprit je l'ai vu ! Babylone la grande va tomber ! Elle deviendra l'habitable des démons et le réceptacle de tous les esprits immondes. Les rois de la terre fornicèrent avec elle et les marchands de la terre s'enrichirent pour rassasier son impudique avidité de luxe. Mais les puissants qui fornicèrent avec elle et les riches marchands qui lui vendaient or, argent, pourpre, pierres précieuses gémiront et pleureront ».

« Oui ! Oui ! » Elisabeth se leva et tendit ses bras sur sa tête, elle, dont les romains avaient crucifié le fils. « Le Céleste se lèvera sur son trône, plein d'indignation et de colère. Et la terre tremblera, et sera secouée jusqu'aux extrémités. Les hautes montagnes seront aplanies, les collines s'écrouleront et le cercle des étoiles tombera en désordre. Et la mer se retirera dans l'abîme, les fontaines se tariront et les fleuves s'assècheront. Alors se lèvera l'Unique et Il avancera et Il punira les nations, toutes celles qui nous ont fait souffrir, en détruisant les idoles. Alors Israël montera sur le dos et les ailes de l'aigle ».

Ce fut le tour de Saül, un homme taciturne et mélancolique, qui disait-on, était de famille sacerdotale mais qui avait abandonné son village et était parti, errant à travers la Judée à la recherche d'une communauté ou d'un prophète qui sut répondre aux cent doutes de son esprit et qui enfin s'était arrêté là : « Oui ! Oui ! Une voix qui venait du monde du milieu, aujourd'hui, quand le soleil déclinait déjà, m'a dit : Réconforte tes frères, Saül. Je t'annonce Sa venue. A la fin du temps de la colère règnera la paix entre les hommes. Et il n'y aura plus de vieux ni de rassasiés de la vie mais ils deviendront tous comme des petits enfants et des jeunes gens et ils vivront dans la paix et la joie. Et il n'y aura plus ni aucun démon ni aucun destructeur malfaisant mais tous leurs jours seront des jours de bénédiction et de prospérité. Frères et sœurs, prions pour que la volonté impénétrable du Seigneur réalise la règne de la justice ».

« Réjouissons-nous ! » s'exclama à ce moment là Eliel qui avait pris un air de grande componction, « le monde de la cruauté et de l'injustice va finir ! Et nous en serons les témoins ».

« Oui ! » poursuivit Nahoum, un des deux prophètes itinérants, « et l'annonce nous sera donnée par le Fils de l'Homme qui viendra avec les nuées ! »

Peut-être inquiète des murmures de jubilation qu'elle entendait s'élever de partout autour du feu, Leida haussa la voix, péremptoire, pour avertir : « Rappelez-vous, mes sœurs et frères, en ces jours, les hommes chercheront la mort et il ne la trouveront pas et ils voudront mourir mais la mort les fuira ! »

Tous se turent et pendant un moment pesa sur le groupe un silence lourd de crainte et d'anxiété.

Dans ce silence, soudain et fort, explosa un bruit retentissant. C'étaient le grondement d'une chute de pierres et le crépitement des eaux. Tous furent frappés de stupeur et se regardèrent les uns les autres.

« C'est le commencement ! » hurla Myriam qui immédiatement se mit à balbutier : « Ka... le... masnah... »

Son bredouillement fut submergé par nombre de cris qui s'élevèrent autour du feu, où se mêlaient une terreur extrême et une sorte de tremblant espoir.

« Non, frères ! » Jonathan haussa la voix pour les calmer, « coups de tonnerre et éclairs annonceront la venue du messie. Recueillons-nous en prière. Nos forces sont faibles mais toutes nos voix unies pourront être appréciées et parvenir jusqu'au trône du Béni ».

Tous, presque honteux, se turent. Ceux qui s'étaient mis debout revinrent s'accroupir. Plusieurs visages exprimaient la déception.

« Oui, frère Jonathan ! » Saül s'était repris et s'était complètement tourné vers lui, approuvant de la tête, « Le messie arrivera avec le bruit du tonnerre en compagnie des anges Michel et Gabriel. C'est depuis le monde intermédiaire que nous viendra le salut. Comme vint notre perte. Ce furent les anges déchus qui contaminèrent les hommes en leur enseignant le péché ».

« Non, frère ! » l'interrompit avec plus de violence qu'il ne l'aurait voulu Simon et c'était la première fois qu'il ouvrait la bouche depuis qu'il était dans la vallée, « le mal dépend des hommes. C'est nous qui le faisons en transgressant Ses commandements. Et les malheurs qui nous arrivent sont la punition de nos péchés. Nous tous, nous avons péché en Adam et c'est à nous de nous racheter ».

On pouvait entendre le bruissement des feuilles et le pépiement d'un oiseau encore éveillé tant fut grande la stupeur du silence qui suivit les paroles du rabbi.

« Tu veux nier que nous sommes soumis à l'influence des faits qui arrivent dans le monde intermédiaire ? Que nous devons nous contenter du peu de bien que nos pauvres forces peuvent opposer au mal sans l'aide des êtres supérieurs ? Non ! Les eaux sombres désormais prévaudront chaque jour davantage sur les eaux claires. Seul l'avènement du messie avec la suite de ses anges peut balayer le mal de la terre ! ».

On ne comprit pas bien si c'était Saül qui avait parlé ou un autre ou encore un autre dans le brouhaha confus et indigné où parlait presque tout le monde.

« Et comment pouvons-nous nous sauver ? Rien qu'avec nos pauvres forces ? » vint renchérir Leida d'un air affligé. « Le mal est si grand et partout que seul l'Unique déchaînera finalement sa vengeance, Israël sera nettoyée de toute vilénie. Trop nombreux sont les pécheurs parmi nous. Peu nombreux sont les purs qui seront reconnus dignes de se sauver ».

« Oui, Simon... » la voix de Jonathan était pleine de tristesse, « il n'y a qu'un terrible bouleversement de l'ordre de ce monde – oh, combien de fois je l'ai vu, plein d'angoisse, dans mes visions – qui pourra donner naissance à une époque heureuse où adviendra la réconciliation entre le Créateur et ses enfants, de l'humanité avec elle-même, avec la nature et avec les animaux ».

De partout de grands signes d'assentiment accueillirent les paroles de Jonathan et tous les yeux se fixèrent sur Simon, les uns d'un regard venimeux et méprisant, les autres, d'hostilité ouverte.

Le rabbi resta indécis un bon moment, regarda Jonathan qui semblait malheureux des paroles qu'il venait de dire, tourna les yeux vers Marthe qui à la lumière incertaine du feu lui parut retenir sa respiration dans une attente anxieuse, il pensa que s'il disait maintenant ce qu'il avait sur le cœur, il perdrait probablement aussi cet ultime refuge, il hésita encore puis sentit qu'il ne pouvait plus se retenir : « Non, frères ! Le Béni nous gardera, nous aidera, nous jugera et nous punira à chaque instant de notre vie et non seulement à l'heure extrême de l'avènement du règne du messie. Il sauvera ceux d'entre nous qui auront respecté la Loi. Votre fuite est une fuite de l'engagement que chaque israélite doit assumer pour réaliser la volonté de l'Unique à chaque moment de sa vie. Et voilà le sens de notre lutte contre les kittim païens... »

« Mais nous avons été vaincus, Simon ! » l'interrompit découragé, Zacharie

« Non. Maintenant je le vois bien. N'ont été vaincus que ceux qui n'ont mis leur confiance que dans leur épée. Mais nous avons une autre arme, plus puissante que les lances et les flèches : Le Livre ! Celui qui obéira à la Loi et l'enseignera à tous, celui-là, oui ! se rendra digne de l'ère où justice et paix règneront partout ».

Quelques rires sarcastiques accueillirent les déclarations de Simon. Nahoum se mit à causer excité avec Siba. Tout à coup, Elisabeth la veuve, se mit à crier : « Ma douleur ! Ma douleur ! Seules les flammes de la destruction pourront punir les malfaisants qui m'ont brisé le cœur ! »

Leida se mit debout d'un coup et d'une voix anxieuse imposa le silence : « Mes frères et sœurs ! La discorde s'insinue parmi nous ! Arrêtons tous ces propos ou Bélial reprendra possession de nos âmes ». Et quand elle eut obtenu qu'un silence chargé de tension se rétablisse sur ce petit groupe d'ermite, elle poursuivit maternelle : « Retirons-nous tous. Que chacun cherche dans son propre cœur les motifs de sa propre foi. Que chacun écoute les voix de la vérité qui nous arrivent du monde où nos destins sont décidés ».

Tout doucement – quelques uns hésitants – tous se levèrent et sous ses yeux vigilants se dirigèrent vers les cavernes, hommes et femmes séparés. Saül s'attarda à éteindre le feu.

Seul Simon, après quelques pas hésitants, s'arrêta et s'assit sur une pierre avec un soupir. Jonathan tendit la main pour l'inviter à entrer lui aussi dans la grotte mais après un moment d'hésitation, il retira sa main et rejoignit les autres.

La lune était déjà levée depuis un moment et inondait de lumière tout le vallon. Le rabbi, absorbé dans ses pensées, perçut dans son dos le frou-frou d'une tunique. Il se tourna et vit Marthe, debout à côté de lui. La jeune femme lui souriait, indécise.

« Marthe, je pensais à nous en ce moment... »

Devinant le cours de ses pensées, Marthe demanda doucement : « Qu'est ce qu'on fait Simon ? » Et elle s'assit à côté de lui.

« Demain, dès qu'il fera jour, nous nous en irons d'ici. Veux-tu ? »

« Je le savais déjà ». La jeune femme ne cacha pas un bref soupir de soulagement. « Mais, où irons-nous ? »

« J'ai un frère en Egypte. Nous irons là-bas. Ce sera dur, ce sera dangereux mais nous y arriverons. Il nous aidera. Je travaillerai et toi... » Il caressa sa main,... tu t'occuperas de notre maison ».

« Tu es sûr, Simon ? Tu ne t'en repentiras pas ? Après toutes ces luttes... »

« Notre lutte n'est pas terminée à Jérusalem. Je travaillerai, j'enseignerai, jour après jour je m'efforcerai de faire le bien, de suivre la volonté du Béni. Et comme je l'ai déjà dit à ces frères désespérés, mon arme sera le Livre. Et tu m'assisteras ».

Il s'interrompt, car l'émotion lui avait enlevé la parole. Marthe appuya sa tête sur son épaule et se tut à son tour.